



Clara Schumann (1819-1896)

Sechs Lieder, opus 13 (1843)

Ich stand in dunklen Träumen (1843-44)

Heinrich Heine (1797-1856)

Ich stand in dunklen Träumen
Und starrte ihr Bildniß an,
Und das geliebte Antlitz
Heimlich zu leben begann.

Um ihre Lippen zog sich
Ein Lächeln wunderbar,
Und wie von Wehmuthstränen
Erglänzte ihr Augenpaar.

Auch meine Tränen flossen
Mir von den Wangen herab –
Und ach, ich kann's nicht glauben,
Daß ich dich verloren hab' !

Sie liebten sich beide (1842-44)

Heinrich Heine

Sie liebten sich beide, doch keiner
Wollt' es dem andern gestehn ;
Sie sahen sich an so feindlich,
Und wollten vor Liebe vergehn.

Sie trennten sich endlich und sah'n sich
Nur noch zuweilen im Traum ;
Sie waren längst gestorben
Und wußten es selber kaum.

J'étais plongé en de sombres rêveries

J'étais plongé en de sombres rêveries
Et fixais son portrait ;
C'est alors que le visage aimé
Commença à s'animer secrètement.

Autour de ses lèvres se dessina
Un merveilleux sourire
Et des larmes mélancoliques
Semblèrent briller dans ses yeux.

Mes larmes aussi coulèrent
Le long de mes joues –
Hélas, je ne peux pas croire
Que je t'ai perdue !

Ils s'aimaient tous les deux

Tous deux s'aimaient, pourtant aucun
Ne voulait l'avouer à l'autre ;
Ils se regardaient avec hostilité,
Et voulaient mourir d'amour.

Finalelement ils se séparèrent et ne se virent
Plus que de temps à autre en rêve ;
Ils étaient morts depuis longtemps
Et s'en rendaient à peine compte.

Liebeszauber (1842)

Emanuel Geibel (1815-1884)

Die liebe saß als nachtigall
Im rosenbusch und sang ;
Es flog der wundersüße schall
Den grünen wald entlang.

Und wie er klang, da stieg im kreis
Aus tausend kelchen duft,
Und alle wipfel rauschten leis',
Und leiser ging die luft ;

Die bäche schwiegen, die noch kaum
Geplätschert von den höh'n,
Die rehlein standen wie im traum
Und lauschten dem getön.

Und hell und immer heller floß
Der sonne glanz herein,
Um blumen, wald und schlucht ergoß
Sich goldig roter schein.

Ich aber zog den weg entlang
Und hörte auch den schall.
Ach ! Was seit jener stund' ich sang,
War nur sein widerhall.

Der Mond kommt still gegangen (1842)

Emanuel Geibel

Der Mond kommt still gegangen
Mit seinem gold'nen Schein,
Da schläft in holdem Prangen
Die müde Erde ein.

Und auf den Lüften schwanken
Aus manchem treuen Sinn
Viel tausend Liebesgedanken
Über die Schläfer hin.

Und drunten im Tale, da funkeln
Die Fenster von Liebchens Haus ;
Ich aber blicke im Dunkeln
Still in die Welt hinaus.

Enchantement amoureux

L'amour se posa, comme un rossignol,
Dans un buisson de roses et chanta ;
La merveilleuse sonorité suave
Envahit le bois verdoyant.

Et comme elle résonnait, se répandit alentours
Le parfum de milliers de corolles,
Et chaque cime d'arbre bruissa doucement
Et l'air passa plus doux.

Les ruisseaux se turent, eux qui commençaient
A peine à jaillir des hauteurs,
Les chevreuils s'arrêtèrent comme dans un rêve
Pour écouter le chant.

Et clair et toujours plus clair
Scintilla l'éclat du soleil :
Un éclat d'or rougeoyant nimba
Fleurs, forêt et ravines.

Moi, je passais sur le chemin
Et entendis aussi ce chant.
Hélas ! Tout ce que j'ai chanté depuis cette heure
N'en a été que l'écho.

La lune se lève doucement

La lune se lève doucement
Avec sa lueur dorée,
Et la terre fatiguée s'endort
Dans sa splendeur gracieuse.

Et dans les airs flottent,
Montant de maints esprits fidèles,
Des milliers de pensées d'amour
Au-dessus des dormeurs.

Et en bas dans la vallée scintillent
Les fenêtres de la maison de ma bien aimée ;
Mais moi, dans l'obscurité, j'observe
Tranquillement le monde.

Felix Mendelssohn (1809-1847)

Ich hab' in deinem Auge (1843)

Friedrich Rückert (1788-1866)

Ich hab' in deinem Auge den Strahl
Der ewigen Liebe gesehen,
Ich sah auf deinen Wangen einmal
Die Rosen des Himmels stehen.

Und wie der Strahl im Aug' erlischt,
Und wie die Rosen zerstieben,
Ihr Abglanz, ewig neu erfrischt,
Ist mir im Herzen geblieben.

Und niemals werd' ich die Wangen sehn,
Und nie in's Auge dir blicken,
So werden sie mir in Rosen stehn,
Und es den Strahl mir schicken.

Die stille Lotosblume (1842)

Emanuel Geibel

Die stille Lotosblume
Steigt aus dem blauen See,
Die Blätter flimmern und blitzen,
Der Kelch ist weiß wie Schnee.

Da gießt der Mond vom Himmel
All' seinen gold'nen Schein,
Gießt alle seine Strahlen
In ihren Schoß hinein.

Im Wasser um die Blume
Kreiset ein weißer Schwan
Er singt so süß, so leise
Und schaut die Blume an.

Er singt so süß, so leise
Und will im Singen vergehn.
O Blume, weiße Blume,
Kannst du das Lied verstehn ?

J'ai vu dans tes yeux

J'ai vu dans tes yeux le rayon
De l'amour éternel.
J'ai vu jadis sur tes joues
Les roses des cieus.

Et même si le rayon s'évanouit
Et même si les roses se dispersent,
Leur reflet, toujours renouvelé,
Est inscrit dans mon cœur.

Et ne devrais-je plus jamais voir tes joues
Ni te regarder dans les yeux,
Elles m'apparaîtront telles des roses,
Et eux m'enverront le rayon.

La fleur de lotus immobile

La fleur de lotus immobile
Sort du lac bleu,
Les feuilles miroitent et scintillent,
Le calice est blanc comme neige.

Du ciel, la lune y fait couler
Toute sa lumière dorée,
Répand tous ses rayons
En son sein.

Dans l'eau tout autour de la fleur
Un cygne blanc décrit des cercles,
Il chante si doux, si bas,
Et regarde la fleur.

Il chante si doux, si bas,
Et veut mourir en chantant.
Ô fleur, blanche fleur,
Peux-tu comprendre le chant ?

Venetianisches Gondellied (1842)

Ferdinand Freiligrath (1810-1876),
d'après Thomas Moore (1779-1852)

Wenn durch die Piazzetta
Die Abendluft weht,
Dann weißt du, Ninetta,
Wer wartend hier steht.
Du weißt, wer trotz Schleier
Und Maske dich kennt,
Du weisst wie die Sehnsucht
Im Herzen mir brennt.

Ein Schifferkleid trag' ich
Zur selbigen Zeit,
Und zitternd dir sag' ich :
« Das Boot ist bereit !
O, komm' ! Jetzt, wo Lunen
Noch Wolken umziehn,
Laß durch die Lagunen,
Geliebte, uns fliehn ! »

Allnächtlich im Traume seh' ich dich (1850)

Heinrich Heine (1797-1856)

Allnächtlich im Traume seh' ich dich
Und sehe dich freundlich grüßen,
Und laut aufweinend stürz' ich mich
Zu deinen süßen Füßen.

Du siehst mich an wehmütiglich
Und schüttelst das blonde Köpfchen ;
Aus deinen Augen schleichen sich
Die Perlenrännentröpfchen.

Du sagst mir heimlich ein leises Wort
Und gibst mir den Strauß von Zypressen.
Ich wache auf, und der Strauß ist fort,
Und das Wort hab' ich vergessen.

Chant du gondolier vénitien

Quand à travers la Piazzetta
L'air du soir souffle,
Alors tu sais, Ninetta,
Qui est ici à attendre.
Tu sais qui, malgré le voile
Et le masque, te reconnaît,
Tu sais comme la nostalgie
Me brûle le cœur.

Je mets un habit de gondolier
Au même moment,
Et en tremblant, je te dis :
Le bateau est prêt !
Oh, viens ! Maintenant que la lune
Est encore couverte de nuages,
Et, à travers la lagune,
Ma bien-aimée, fuyions !

Chaque nuit en rêve je te vois

Chaque nuit en rêve je te vois,
Je te vois me saluer amicalement,
Et en pleurant bruyamment je me jette
A tes pieds chéris.

Tu me regardes douloureusement
Et secoues ta petite tête blonde ;
De tes yeux coulent doucement
Les gouttelettes perlées de tes larmes.

Tu me dis en secret un mot doux
Et me donnes le bouquet de cyprès.
Je me réveille, le bouquet a disparu,
Et le mot, je l'ai oublié.

Chaque nuit je revois tes charmes

Traduction de Charles Beltjens (1832-1890)

Chaque nuit je revois tes charmes
Dans un rêve où tu me souris ;
Je tombe à genoux, et mes larmes
Vont arroser tes pieds chéris.

Les yeux en pleurs, dans les ténèbres
Secouant l'or de tes cheveux
Tu me tends des bouquets funèbres
Que saisissent mes doigts nerveux.

Tu me dis tout bas à l'oreille
Un mot magique ; - ouvrant les yeux,
Je cherche en vain, quand je m'éveille,
Cyprès et mot mystérieux.

Frédéric Chopin (1810-1849)

Der Mond (1851)

Emanuel Geibel (1815-1884)

Mein Herz ist wie die dunkle Nacht,
Wenn alle Wipfel rauschen ;
Da steigt der Mond in voller Pracht
Aus Wolken sacht –
Und sieh ! Der Wald verstummt in tiefem Lauschen.

Der Mond, der lichte Mond bist du :
In deiner Liebesfülle,
Wirf einen, einen Blick mir zu
Voll Himmelsruh' –
Und sieh ! Dies ungestüme Herz wird stille.

And'res Maienlied (Hexenlied) (1828)

Ludwig Hölty (1748-1776)

Die Schwalbe fliegt,
Der Frühling siegt,
Und spendet uns Blumen zum Kranze !
Bald huschen wir
Leis' aus der Tür,
Und fliegen zum prächtigen Tanze !

Ein schwarzer Bock,
Ein Besenstock,
Die Ofengabel, der Wocken,
Reißt uns geschwind,
Wie Blitz und Wind,
Durch tausende Lüfte zum Brocken !

Um Beelzebub
Tanzt unser Trupp
Und küßt ihm die kralligen Hände !
Ein Geisterschwarm
Faßt uns beim Arm
Und schwinget im Tanzen die Brände !

Und Beelzebub
Verheißt dem Trupp
Der Tanzenden Gaben auf Gaben :
Sie sollen schön
In Seide geh'n
Und Töpfe voll Goldes sich graben !

Ein Feuerdrach'
Umflieget das Dach,
Und bringet uns Butter und Eier.
Die Nachbarn seh'n
Die Funken weh'n,
Und schlagen ein Kreuz vor dem Feuer.

Die Schwalbe fliegt,
Der Frühling siegt,
Die Blumen entblühen zum Kranze !
Bald huschen wir
Leis' aus der Tür,
Juheisa ! Juheisa zum prächtigen Tanze !

La lune

Mon cœur est comme la sombre nuit,
Quand toutes les cimes frémissent ;
Alors émerge la lune, dans toute sa splendeur,
Doucement des nuages –
Et regarde ! La forêt s'absorbe dans une profonde écoute.

La lune, la lune lumineuse, c'est toi
Dans ta plénitude amoureuse ;
Jette un seul regard sur moi,
Plein de calme céleste –
Et regarde ! Ce cœur impétueux va s'apaiser.

Autre chant de mai (Chant de sorcière)

L'hirondelle vole,
Le printemps triomphe
Et nous offre les fleurs pour notre couronne !
Bientôt nous filerons
Doucement par la porte
Et nous envolerons vers une splendide danse !

Un bouc noir,
Un manche à balai,
Le tisonnier, la quenouille
Nous entraînent
Comme l'éclair et le vent
Dans les airs mugissants vers le Brocken !

Autour de Belzébuth
Notre troupe danse
Et embrasse ses mains griffues !
Un essaim d'esprits
Nous saisit par le bras
Et dans la danse fait tourner les braises !

Et Belzébuth
Promet cadeaux sur cadeaux
A la troupe des danseuses :
Elles doivent, belles,
S'en aller dans la soie,
Et enterrer des pots plein d'or.

Un dragon de feu
Vole autour du toit
Et nous apporte beurre et œufs.
Les voisins voient alors
Des étincelles s'envoler
Et dressent une croix devant le feu.

L'hirondelle vole,
Le printemps triomphe,
Les fleurs éclosent pour les couronnes !
Bientôt nous nous glisserons
Doucement par la porte
Hourra ! Hourra à la splendide danse !

Hulanka (1830)

Stefan Witwicki (1801-1847)

Szynkareczko,
Szafareczko,
Bój się Boga, stój !
Tam się śmiejesz,
Tu miód lejesz
wpost na kaftan mój.

Nie daruję,
Wyciąuję...
Jakie oczko, brew !
Piersi białe, ząbki małe,
Hej, spali mię krew !

Cóż tak bracie
Wciąż dumacie ?
Bierz tam smutki czart !
Pełno nędzy
Ot, pij prędzej,
Świat ten diabła wart!

Precz z moich oczu ! (1830)

Adam Mickiewicz (1798-1855)

Precz z moich oczu !... Posłucham odrazu,
Precz z mego serca !... I serce posłucha.
Precz z mej pamięci !... O ! Tego rozkazu
Moja i twoja pamięć nie posłucha.

Jak cień tym dłuższy gdy padnie z daleka,
Tym szerzej koło żałobne roztoczy,
Tak moja postać, im dalej ucieka,
Tym grubszy kirem twą pamięć pomroczy.

Na każdym miejscu i o każdej dobie,
Gdziem z tobą płakał, gdziem się z tobą bawił,
Wszędzie i zawsze będ' ja przy tobie,
Bom wszędzie cząstkę mej duszy zostawił.

Chanson à boire

Chère aubergiste,
Ma petite patronne,
Pour l'amour de Dieu, arrête !
Là, tu ris tellement
Que tu répends l'hydromel
Sur mon caftan !

Je ne te pardonne pas,
Je t'embrasse fougeusement...
Quel petit œil, quel sourcil !
Seins blancs, dents ciselées,
Hé, mon sang brûle !

Eh bien, mon frère,
Encore pensif ?
Envoie les chagrins au démon !
Il y a plein de malheur,
Bois plus vite...
Que ce monde aille au diable !

Va-t-en hors de ma vue !

Va-t-en hors de ma vue !... J'obéirai immédiatement !
Va-t-en loin de mon cœur !... Et mon cœur obtiendra,
Va-t-en de ma mémoire ! Oh ! Cet ordre,
Ni ma mémoire ni la tienne ne l'écouteront.

Tout comme une ombre projetée de loin est plus longue
Et étend son cercle plus large et plus mélancolique,
Ainsi, plus ma présence sera éloignée,
Plus épais sera le linceul qui assombriera ta mémoire.

Dans chaque endroit et à chaque moment
Où jadis j'ai partagé tes pleurs et tes joies,
Partout et toujours, je serai à tes côtés,
Car partout j'ai laissé une partie de mon âme.

Pierścień (1836)

Stefan Witwicki

Smutno niańki ci śpiewały,
A ja już kochałem ;
A na lewy palec mały
Srebrny pierścień dałem.

Pobrali dziewczęta drudzy,
Ja wiernie kochałem ;
Przyszedł młody chłopiec cudzy,
Choć ja pierścień dałem.

Muzykantów zaproszono,
Na godach śpiewałem ;
Innego zostałeś żoną,
Ja zawsze kochałem.

Dziś dziewczęta mnie wyśmiały,
Gorzko zapłakałem :
Próżnom wierny był i stały,
Próżno pierścień dałem.

L'anneau

La nounou te chantait tristement des chansons,
Que déjà je t'aimais ;
Pour ton petit doigt gauche,
J'ai donné un anneau d'argent.

Certains ont épousé une seconde jeune fille,
Moi, je t'ai aimé fidèlement ;
Un jeune homme étranger est arrivé,
Bien que je t'aie donné l'anneau.

On a invité des musiciens,
J'ai chanté aux noces !
Tu es devenue la femme d'un autre,
Moi, je t'aimais encore.

Aujourd'hui, les jeunes filles m'ont moqué,
J'ai pleuré amèrement :
En vain, j'ai été fidèle et constant,
En vain, j'ai donné l'anneau.

Śpiew z mogiły (1836)

Wincenty Pol (1807-1872)

Leci liście z drzewa,
Co wyrosło wolne ;
Znad mogiły śpiewa
Jakieś ptaszę polne.

Nie było, nie było,
Polsko, dobrze tobie !
W szystko, w szystko się prześniło,
A twe dzieci w grobie.

Popalone sioła,
Rozwalone miasta,
A w polu dokoła
Zawodzi niewiasta.

Wszyscy poszli z domu,
Wzięli z sobą kosy,
Robić nie ma komu,
W polu giną kłosy.

Kiedy pod Warszawą
Dziatwa się zbierała,
Zdało się, że z sławą
Wyjdzie Polska cała.

Bili zimę cała,
Bili się przez lato,
Lecz w jesieni zato
I dziatwy nie stało.

Skończyły się boje,
Ale pusta praca,
Bo w zagony swoje
Nikt z braci nie wraca.

Jednych ziemia gniecie,
A inni w niewoli,
A inni po świecie
Bez chaty i roli.

Ni pomocy z nieba,
Ani ludzkiej ręki,
Pusta leży gleba,
Darmo kwitną wdzięki.

O ! Polska kraino ! Polska kraino !
O ! Polska kraino ! Gdyby ci rodacy,
Co za ciebie giną wzięli się do pracy
I po garstce ziemi z ohczyzny zabrali,
Już by dłońmi swymi Polskę usypali.

Lecz wybić się siłą
To dla nas już dziwy,
Bo zdrajców przybyło,
A lud zbyt poczciwy.

Chant de la tombe

Les feuilles tombent de l'arbre
Qui a poussé librement ;
Au-dessus des tombes chante
Quelque oiseau des champs.

Il n'y a pas eu, non, il n'y a pas eu,
Ô Pologne, de bonté à ton égard !
Tout, tu as rêvé de tout,
Mais tes enfants sont dans la tombe.

Les semences ont brûlé,
Les villes ont été détruites,
Et aux alentours de chaque champ
Une femme se lamente.

Tous ont quitté leur maison,
Ils ont pris avec eux leur faux,
Il ne reste personne,
Dans les champs les épis meurent.

Lorsque devant Varsovie
Le peuple se rassembla,
Il sembla que la Pologne entière
S'en sortirait avec gloire.

Ils se battirent durant tout l'hiver,
Ils se batirent pendant l'été,
Mais à l'automne ils n'en purent plus
Et les plus vaillants ne tinrent plus.

Les révoltes sont terminées,
Mais elles ont été vaines,
Car dans leurs terres,
Aucun de nos frères n'est revenu.

Les uns, la glèbe les écrase,
D'autres sont en captivité,
Les autres sont dispersés dans le monde
Sans maison ni but.

Aucune aide venue du ciel
Ni de mains humaines,
La terre est délaissée,
Les beautés des floraisons sont inutiles.

Ô Terre de Pologne, Terre de Pologne !
Ô Terre de Pologne, si tes citoyens
Qui meurent pour toi pouvaient se mettre à l'ouvrage,
Et prenaient par poignée la terre de leur patrie
Pour ensemencher encore de leurs doigts la Pologne.

Mais s'en sortir avec force,
Nous semblerait désormais un miracle,
Car les traîtres sont arrivés,
Et le peuple est trop crédule.

Robert Schumann (1810-1856)

Widmung (1840)

Friedrich Rückert (1788-1866)

Du meine Seele, du mein Herz,
Du meine Wonn', o du mein Schmerz,
Du meine Welt, in der ich lebe,
Mein Himmel du, darein ich schwebe,
O du mein Grab, in das hinab
Ich ewig meinen Kummer gab !
Du bist die Ruh, du bist der Frieden,
Du bist vom Himmel mir beschieden.
Daß du mich liebst, macht mich mir wert,
Dein Blick hat mich vor mir verklärt,
Du hebst mich liebend über mich,
Mein guter Geist, mein bessres Ich !

Du bist wie eine Blume (1840)

Heinrich Heine (1797-1856)

Du bist wie eine Blume,
So hold und schön und rein ;
Ich schau' dich an, und Wehmut
Schleicht mir ins Herz hinein.

Mir ist, als ob ich die Hände
Aufs Haupt dir legen sollt',
Betend, daß Gott dich erhalte
So rein und schön und hold.

Aus den östlichen Rosen (1840)

Friedrich Rückert

Ich sende einen Gruß wie Duft der Rosen,
Ich send' ihn an ein Rosenangesicht,
Ich sende einen Gruß wie Frühlingskosen,
Ich send' ihn an ein Aug voll Frühlingslicht.

Aus Schmerzensstürmen, die mein Herz durchtosen,
Send' ich den Hauch, dich unsanft rühr'er nicht !
Wenn du gedenkest an den Freudelosen,
So wird der Himmel meiner Nächte licht.

Dédicace

Toi mon âme, toi mon cœur,
Toi ma joie de vivre, toi ma peine,
Toi mon monde, dans lequel je vis,
Mon ciel c'est toi, auquel je suis suspendu,
Ô toi mon tombeau, dans lequel
Je déposerai pour toujours mon chagrin !
Tu es la tranquillité, tu es la paix,
Tu es le ciel qui m'est échu.
Que tu m'aimes, me rend digne,
Ton regard est la lumière de mes yeux,
Ton amour m'élève au-dessus de moi-même,
Mon bon esprit, mon meilleur moi !

Tu es comme une fleur

Tu es comme une fleur,
Si gracieuse, si belle et si pure ;
Je te regarde, et la mélancolie
Se glisse à l'intérieur de mon cœur.

Pour moi, c'est comme si je devais
Poser mes mains sur ta tête,
Priant que Dieu te garde,
Si pure, si belle et si gracieuse.

Extrait des Roses orientales

J'envoie ce salut comme un parfum de roses,
Je l'envoie à un visage de roses,
J'envoie ce salut comme une caresse de printemps,
Je l'envoie à un œil plein de lumière du printemps.

De l'orage de douleurs qui traverse mon cœur,
J'envoie le souffle. Que sa rudesse ne te bouleverse pas !
Il suffit que tu penses à la celui qui est sans joie,
Et le ciel de mes nuits s'illuminera.

Frühlingsnacht (1840)

Josef von Eichendorff (1788-1857)

Über'm Garten durch die Lüfte
Hört' ich Wandervogel ziehn,
Das bedeutet Frühlingsdüfte,
Unten fängt's schon an zu blühen.

Jauchzen möcht' ich, möchte weinen,
Ist mir's doch, als könnt's nicht sein !
Alte Wunder wieder scheinen
Mit dem Mondesglanz herein.

Und der Mond, die Sterne sagen's,
Und im Traume rauscht's der Hain,
Und die Nachtigallen schlagen's :
Sie ist deine ! Sie ist dein !

Nuit de printemps

Au-dessus du jardin, à travers les airs,
J'ai entendu passer les oiseaux migrants,
Cela amène une odeur de printemps,
En-bas cela commence déjà à fleurir.

Je voudrais exulter, je voudrais pleurer,
Pour moi c'est comme si cela ne pouvait arriver !
D'anciens miracles paraissent à nouveau
Avec l'éclat de la lune.

Et la lune, les étoiles le disent,
Et en rêve le bosquet le murmure,
Et les rossignols le chantent :
Elle est à toi ! Elle est à toi !